



HAL
open science

Ventres, tombes et totems

Tiphaine Samoyault

► **To cite this version:**

Tiphaine Samoyault. Ventres, tombes et totems. Laurence Reibel. L'horloge de ma grand-mère. 300 ans d'horloges comtoises, Silvana Editoriale; Musée du temps, pp.13-21, 2016, 9788836633487. hal-03655580

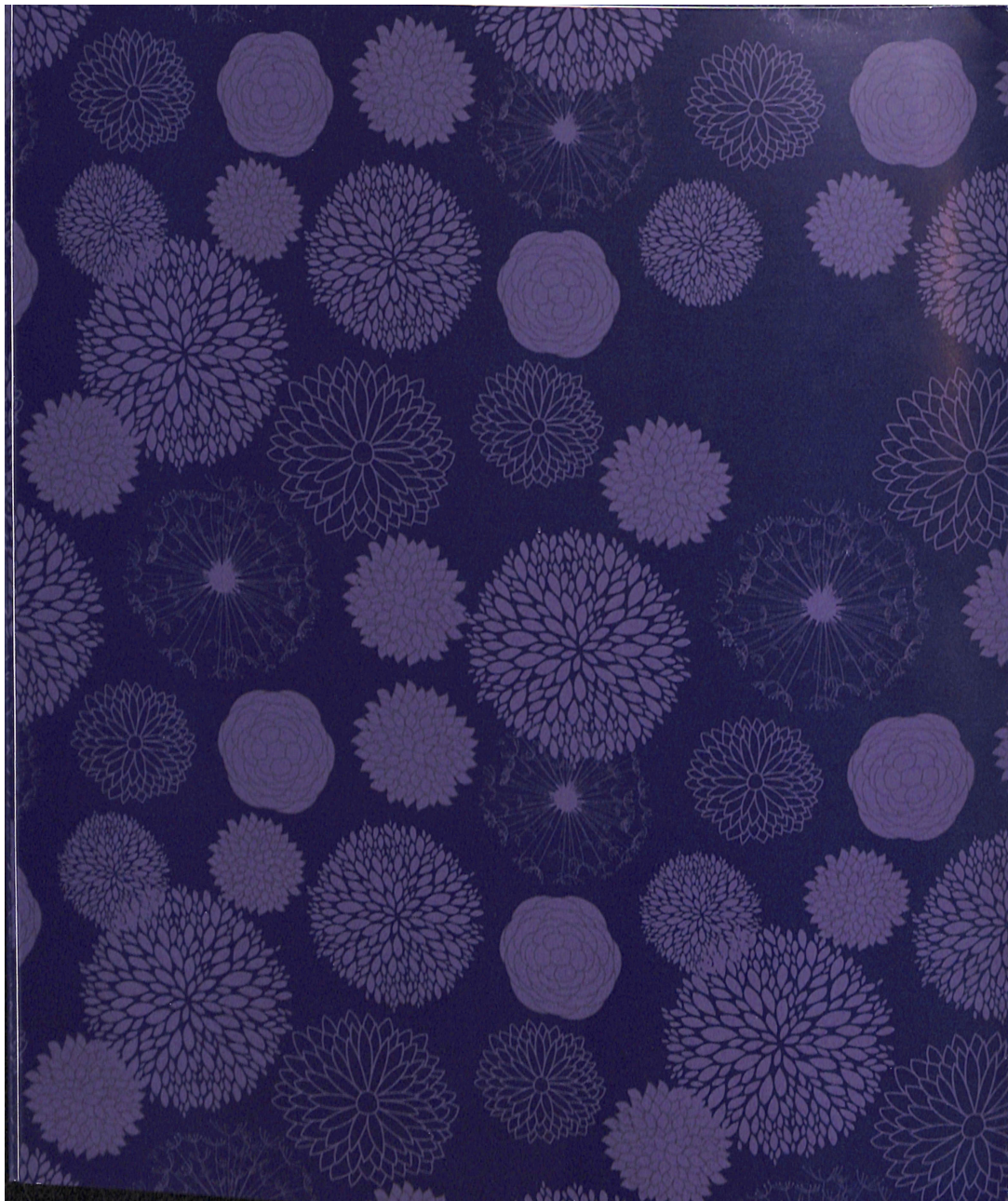
HAL Id: hal-03655580

<https://hal.science/hal-03655580>

Submitted on 14 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



VENTRES, TOMBES ET TOTEMS

LIPHAINE SAMOYAUU

Professeure de littérature à l'Université
Paris 3 - Sorbonne Nouvelle, écrivaine

L'ENCOMBRANTE

Tenant sa forme à la fois des piliers des temples et de l'ogresse des contes de fées, l'horloge comtoise ordonne la maison. Sa présence rassurante et massive, dans la grande salle ou au pied de l'escalier, constitue

ce que l'on appelle en architecture une pièce maîtresse. Quoique relevant du mobilier, elle apparaît presque comme de l'immobilier, en tout cas immobile, immuable, intransportable.

Pour beaucoup aujourd'hui, elle relève de ce qu'on nomme « les encombrants » et ce qui encombre, il faut s'en débarrasser.

La définition de l'encombrant renvoie à l'élément envahissant, importun, gênant, d'une communauté ou d'une habitation ; et dont les conséquences, ajoute le dictionnaire, pèsent sur le présent et sur l'avenir. Comme on aurait du mal à jeter soi-même la grande horloge, pour des raisons pratiques, de taille et de poids, mais aussi pour des raisons plus intimes,



Ill. 1. Horloge pilier.
Collection musée
du Temps
(CAT. 43, p. 94).

car elle a été un peu plus qu'un objet, on le fait faire par d'autres. Dans chaque commune, un service des « encombrants » vient ramasser les meubles délaissés. Certains de ces services y mettent une limite de taille et de poids (2 mètres, 60 kilos), ce qui peut poser des problèmes pour les comtoises dont les gaines font souvent entre 2,20 et 2,60 mètres. Alors on les démonte, on les casse. De même que c'est avec une certaine mauvaise conscience qu'on laisse partir des parents vieux dans une maison de retraite, de même il n'est pas facile d'abandonner l'horloge aux encombrants.

L'INQUIÉTANTE

Elle est un peu plus qu'un objet. Lorsqu'oubliant un instant sa présence, on sent l'ombre de son grand corps sans bras nous menacer, on la voit passer du statut de déesse protectrice à celui de puissance maléfique, malfaitteur ou fantôme. L'inquiétude naît aussi avec l'horloge de parquet. Le bruit de son mécanisme travaille les nuits sans sommeil et produit même



Ill. 2. Une
encombrante
acéphale.

parfois l'insomnie. On écoute sonner les quarts, les demies, les trois quarts et les heures, souvent deux fois. Ainsi martelé dans la nuit silencieuse, le temps n'a jamais passé aussi lentement. Le vivant comme une sorte de supplice, par exemple celui de la goutte d'eau tombant régulièrement sur le front ou dans le cou, il arrive qu'on veuille l'arrêter, qu'on descende l'escalier à pas feutrés pour la regarder, la sommer de se taire ou mettre la main dans son ventre pour la stopper. Pourtant, lorsque, faute d'avoir été remonté, le mouvement du balancier s'interrompt, on s'inquiète aussi. En marche ou arrêtée, l'horloge crée un trouble à la mesure de l'ordre qu'elle inscrit dans nos vies : celui du temps compté et ordonné qui fait ressembler chaque jour au précédent et apporte le réconfort de se répéter, la sécurité d'un savoir stable et assimilé : qui est aussi à l'inverse un temps dirigé vers une fin dont la certitude protège mal de l'inconnu qu'elle ouvre. Aussi l'horloge arrêtée est l'image terrifiante de notre vie qui finit et qui finira. Dans les sociétés encore empreintes de la culture ancestrale, on arrêtait l'horloge à l'heure de la mort de quelqu'un pour ne la remonter qu'après qu'il eut été enterré. On plaçait le foyer tout entier dans ce temps suspendu, intermédiaire, où l'esprit du défunt pouvait voler à son gré. Le temps des larmes était le temps de l'âme devant trouver la paix. L'horloge comtoise avait ainsi cette capacité de représenter le temps de tous les vivants ensemble, et de chaque mort en particulier. Elle mourait avec chaque mort de la famille. Et elle revivait à peu près trois jours plus tard. Ce faisant, elle ne disait pas seulement que le temps reprenait malgré tout, que la vie continuait : elle signalait qu'une autre courbe du temps était possible, que le temps de la mort n'obéissait pas aux règles communes, qu'il existait des lois secrètes et d'autres vies peut-être.

Dans la maison de ma grand-mère, il y avait la grande horloge, qui possédait un carillon sonnante deux fois les heures et tous les quarts : une fois pour le premier, deux fois pour la demie et trois fois pour les trois quarts. Il y avait aussi des pendules de cheminée dans chaque chambre à coucher, qui sonnaient de façon beaucoup plus aigrelette ou flûtée. Tous ces instruments n'étant jamais parfaitement réglés ensemble, il me paraissait que cela sonnait sans cesse, que toute la maison était

envahie par le décompte du temps. Il est vrai que je ne les entendais que dans les moments d'ennui ou la nuit. Mais j'avais alors en les écoutant le pressentiment de quelque chose de grave ou de sinistre. Je sentais la présence d'une idée sur laquelle je ne pouvais pas mettre de mot et que plus tard j'ai su qu'on appelait l'inéluctable. C'est mon grand-père qui avait la charge de remonter les horloges et les pendules, la grande avec une clé et les petites en tournant longtemps les aiguilles, ce qui les faisait alors sonner n'importe comment. Chez mon autre grand-mère, il y avait aussi une comtoise dans la salle et un coucou dans la cuisine. Lui ne m'a jamais paru inquiétant. Il était amusant. Il rendait le temps inoffensif et piquant.

LA TOTÉMIQUE

Anthropomorphe, la comtoise fait penser aux grandes stèles des sociétés antiques ou médiévales, celles qui protègent les villages et les maisons, à l'extérieur, tout au bord. Sa fonction de gardienne la fait par extension veilleuse, protectrice du foyer. Parce qu'elles sont taillées dans des monolithes, les stèles sont aussi des corps auxquels il manque quelque chose. On



Ill. 5. Stèle anthropomorphe. Éthiopie. © 2016 iStockphoto / narvikk

en distingue la tête, les épaules, le ventre, mais elles n'ont pas de jambes, rarement des pieds et quelques fois des bras. Souvent postées à proximité des espaces funéraires, elles sont presque toujours en groupe et accompagnent les morts. Cet anthropomorphisme séculaire, qui se prolonge dans la comtoise, l'inscrit comme déesse terre-mère, comme guerrière et protectrice. Certaines comtoises ont clairement la forme de totem et d'une façon générale, ces grandes horloges à formes presque humaines rassemblent toutes des caractères totémiques : à la fois physiques et dotées d'intériorité, elles indiquent en même temps une continuité et une discontinuité avec les hommes. Elles ont une dimension ancestrale et peuvent même représenter une espèce symbolique de l'ancêtre. Aussi font-elles l'objet d'un certain respect, au-delà de la familiarité qu'on peut avoir avec elles. Elles ne sont pas tout à fait sacrées, mais leur conservation et leur transmission ont pu l'être, même si elles ne le sont plus. Les mots de la comtoise sont ceux du corps : la tête pour le mécanisme, le ventre pour le logis du balancier, les pieds pour le socle. En apparence, c'est une horloge, mais dès qu'on se penche sur l'intérieur, c'est un corps, prétendant à une vie quand même. De toutes les machines inventées, l'horloge est sans doute la plus organique de toutes. Au point qu'il est difficile de savoir si c'est parce que le cœur bat qu'on a fabriqué le temps à son image, ou bien si c'est le battement du cœur qui est analogue

au rythme du temps. De cette vie on prend soin. On ritualise son maintien. On met de l'huile une fois par an dans ses roues et ses dents, on retire la poussière qui s'est déposée dans la boîte, on fait briller son balancier avec un chiffon doux. On ne la croit pas immortelle mais sa forme de vie mécanique est plus longue que la nôtre. Qui lui manque d'égards risque quelque chose, qui pourrait être sa vie même : c'est ce qui arrive au petit garçon dans *L'Enfant et les sortilèges* de Ravel : en ôtant à la comtoise son balancier, il la fait sonner sans discontinuer. Ding, ding, ding, ding, ding ! « J'ai d'affreuses douleurs de ventre !/

J'ai un courant d'air dans mon centre !/Et je commence à divaguer ! » Dans sa plainte, elle rappelle que si elle n'avait pas été mutilée, peut-être que rien n'aurait changé et qu'en sonnant toujours pareillement les heures, elle aurait eu le pouvoir d'empêcher que cette demeure... Dans le roman de Jules Verne, *Maître Zacharius*, l'horloger inventeur commet à l'égard de la machine un crime encore plus grand. Croyant découvrir avec elle le secret de l'union mystérieuse de l'âme et du corps, il prétend régler définitivement le temps voué à disparaître avec lui. Sa punition lui donne un devenir-machine contre lequel il ne peut plus lutter. On assiste alors au dérèglement



Ill. 3-4. Les deux stèles totem du musée du Temps. Collection musée du Temps (CAT. 41 et CAT. 42. p. 90 et 92).

mécanique de l'horloger qui s'accompagne d'un véritable délire mégalomane. « Cet homme ne vivait pas : il oscillait à la façon du balancier des horloges. » Plus loin, un personnage encore plus inquiétant, celui qui sera présenté à la fin du texte comme le temps lui-même, ressemble encore davantage à l'horloge : « Ce personnage eût fait bonne figure sur un support en façon de pendule : le cadran se fût naturellement placé sur sa face, et le balancier aurait oscillé à son aise sur sa poitrine : on eût pris son nez pour le style d'un cadran solaire, tant il était mince et aigu : ses dents écartées et à surface épicycloïde ressemblaient aux engrenages d'une roue et grinçaient entre ses lèvres ; sa voix avait le son métallique d'un timbre, et l'on pouvait entendre son cœur battre comme le tic-tac d'une horloge. » Il affirme être celui qui règle le soleil et il est le seul à pouvoir rendre vie à l'horloger, à condition que ce dernier lui sacrifie sa fille. Les deux personnages ont définitivement quitté leur nature pour devenir machines.

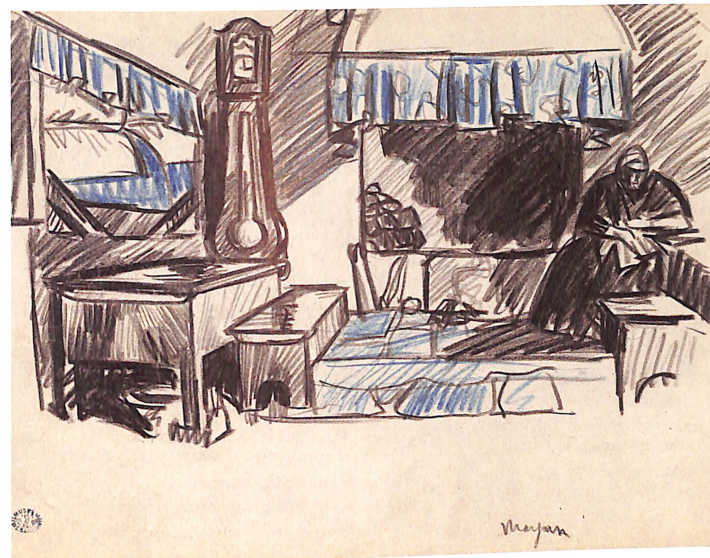
Le temps est une très grande femme.

LA PARENTE

Il faudrait placer l'horloge comtoise dans les structures élémentaires de la parenté, l'inclure dans le schéma, tant elle fait partie ou a fait partie symboliquement de la famille. Qu'elle n'en fasse plus, ou de moins en moins, partie, s'inscrit dans le remodelage contemporain de ces structures. De même qu'il n'y a plus, dans nos sociétés, de schéma pyramidal et généalogique unique, de même on n'inscrit plus cette figure verticale du temps. La grande horloge est étroitement liée à la maison, à la terre où l'on naît et meurt. Nous tenons autour de nous et l'espace et le temps qui nous entourent à leur tour. Symboliquement, la grande horloge se prolonge en racine dans la terre, à l'image de l'arbre dont son bois provient. Elle émane directement d'un monde où les êtres dépendent d'un lieu et où lieu et temps sont homogènes l'un à l'autre. Le compte des heures est comme celui des sillons ou des rangées de fruitiers : régulier, il est l'arpentage

du temps comme le jardin et les labours organisent et modelent l'espace à la mesure de l'humain. La grande horloge est l'objet emblématique d'une société sédentaire, civilisée, rurale, maintenue avec constance depuis le néolithique : d'une société où l'appartenance à un espace correspond exactement à l'appartenance à un temps. Qu'avons-nous perdu en abandonnant la comtoise ? Ou, et cela revient presque au même, qu'est-ce qui s'est suffisamment déplacé pour que nous n'ayons plus besoin de cet emblème, qu'il n'ait presque plus de signification pour nous ? En nous éloignant du pays natal, en acquérant une mobilité qui fait de nous des migrants et qui va de pair avec un constant décalage horaire – l'effet *jetlag* –, nous nous sommes décentrés, nos repères spatiaux et temporels se sont déréglés. Aujourd'hui, nous lisons l'heure partout : sur les téléphones portables, qui d'un point de vue fonctionnel ont remplacé les montres, sur les machines à café, les fours à micro-ondes, les ordinateurs, les décodeurs, qui eux ont remplacé les horloges. L'indication du temps s'est démultipliée. Il n'est plus donné par une grande dame verticale mais par des quantités d'enseignes lumineuses et silencieuses, qui sont comme des fanalons dans la nuit, d'autant moins inquiétants qu'ils sont plus nombreux, horizontaux et dispersés : ils ne s'adressent plus directement à nous. La première fois que j'ai vu que mon ordinateur s'était réglé sur l'heure d'été sans que je lui aie demandé quoi que ce soit, j'ai compris à la fois que je n'étais plus responsable du moindre instrument marquant le temps et que le temps passait sans moi, qu'il n'y avait plus de commune mesure entre nous.

Que l'horloge de parquet ne fasse plus partie de la famille trouve aussi sa raison dans le fait que les familles ont changé. Elles se sont elles aussi dispersées. Les ancêtres y ont moins de place. Elles s'étendent horizontalement, avec des ramifications multiples, des beaux-pères, des belles-mères, des belles-filles, des beaux-fils de plus en plus nombreux. Elles n'ont plus de centre, ni de totem ; elles se recomposent autrement. Là encore on ne sait pas où est la cause, où est l'effet : si c'est parce que les familles se



Ill. 6. Comtoise dans un intérieur. Dessin de Marcel Prunier. Collection musée du Temps (Expôt 82, p. 107).

sont transformées que la comtoise a été oubliée ou bien si c'est parce que les repères de l'espace et du temps se règlent d'une manière toute différente que les familles ont changé. Une anthropologie générale prenant en compte l'époque contemporaine devrait inclure une anthropologie de l'horloge comme structure de la famille, facteur de lien et de continuité, puis comme structure manquante, témoin d'une déstructuration, conséquence directe d'un éloignement de la terre-mère nourricière qui n'a plus besoin de symbole ni d'emblème.

LA TRAVAILLEUSE

On ne transmet plus de père en fils le travail du temps. Autrefois, les hommes faisaient des horloges de parquet, qu'ils figuraient comme des femmes. On se transmettait les horloges d'ancêtres à descendants et celui qui en héritait était désigné comme témoin. On exprimait à celui-là une affection

supérieure, mais il avait aussi la charge d'en être digne. De multiples fictions mettent en scène des pères horlogers, comme dans le premier film de Bertrand Tavernier, *L'Horloger de Saint-Paul*, où le père, qui vit au milieu de ses horloges et de ses pendules, marque à l'égard de son fils une solidarité à toute épreuve et un rapport absolument continu à la transmission. Le métier d'horloger se transmettait aussi de père en fils. Les comtoises, fabriquées en Franche-Comté, et plus particulièrement à Morez, à Bellefontaine et à Morbier, l'ont été sur une période longue, du XVII^e au XX^e siècle, et les savoir-faire, avant l'industrialisation, étaient reconnus à certaines familles seulement : les Mayet, les Bailly-Comte, les Odobey, les Fumez-Badoz... Jusqu'en 1780, on produit surtout des horloges à aiguille unique. Puis on développe les deux aiguilles, l'emballage local des cadrans, le travail des frontons : tout se fait sur place. D'un produit coûteux, on parvient à faire un objet populaire, qui se répand dans toutes les fermes, qui constitue un cadeau de mariage de choix. Au milieu

du XIX^e siècle, on produit plus de 100 000 mécanismes par an, que l'on exporte jusqu'en Thaïlande. L'activité cesse brutalement, presque totalement, après la Première Guerre mondiale. Déjà le temps change et les instruments qui le marquent avec lui. Lors de la petite enquête que j'ai menée dans le Doubs cette année, j'ai interrogé un certain nombre de gens sur les raisons de cette disparition : l'effort de guerre est la première invoquée. Les machines ont servi à faire autre chose que des mécanismes d'horlogerie. La mort de la plupart des ouvriers horlogers sur le front, en particulier les apprentis, est aussi une des raisons. Et puis, déjà, la transformation des modes de vie, on n'avait plus besoin de ces vieilleseries. Une chose est surprenante : au début des années 1970, il y a eu un très fort regain du goût pour les horloges de parquet, du désir d'en avoir une à soi. On faisait la queue à la foire de Paris pour acheter des comtoises, me dit-on. Là encore, je demande si l'on a des explications. Les plus diverses me sont données : c'est d'abord la volonté d'un homme, Jean Sdrigotti, qui décide, à côté de Besançon, de fabriquer de nouveau le mouvement mécanique dit « cage-fer » de la comtoise, contenant deux mécanismes, l'un pour le déplacement des aiguilles et l'autre pour la sonnerie des heures. D'après ce que je comprends, ce monsieur a bénéficié des conflits sociaux qui ont agité la plupart des industries horlogères juste après 1968 (en particulier chez Lip) pour tirer parti des savoirs horlogers en subite inactivité et pour refaire des machines, tailleuses, presses, fraises pour denteler les roues, petites machines pour faire les pignons et les échelles. Il fonde la *SERAMM* qui, en concurrence avec *ODO* à Morez (la famille Odobez), fabrique jusqu'à mille mouvements par mois jusqu'au milieu des années 1980. Une autre raison invoquée est la hausse des prix de la comtoise ancienne, qui devient un objet de collection et oblige les familles modestes à acheter des horloges neuves, beaucoup moins onéreuses. Une dernière explication me convainc davantage : l'exode rural est accompli, la rupture avec les modes de vie anciens est consommée : en mal de mémoire, la génération suivante réhabilite ce monument de son enfance comme une façon de

représenter un lien qui n'a plus de réalité. On imite les horloges anciennes pour se raccrocher à une identité ancestrale, devenue fictive. C'est le goût du rustique, qui est un simulacre.

LA TOMBE

Certaines caisses d'horloge ont la forme des cercueils. Il n'est pas tout à fait certain qu'on puisse y loger un mort en largeur, et l'allongement en longueur leur donne une ligne ascendante qui les détourne de cette fonction. Elles ont plutôt fonction de vanité, faisant de la fuite du temps le symbole de la fragilité et de la brièveté de la vie humaine. Dans certaines peintures de vanités, à côté du crâne traditionnel, on trouve des objets évoquant le caractère transitoire de l'existence : sabliers, montres, bougies éteintes, fleurs fanées, fruits abimés, horloges. En intégrant le motif du *memento mori* dans l'objet lui-même, avec les gaines tombeaux, communément appelées caisses, les fabricants reconnaissent à l'horloge sa valeur d'emblème. Dans des foyers où la peinture a rarement sa place, où l'on trouve parfois une reproduction encadrée de *L'Ange* de Millet au-dessus du lit dans la chambre à coucher, on dispose des signes dans le mobilier. La comtoise

Ill. 7. Horloge cercueil. Collection musée du Temps (C.A.T. 12, p. 61).



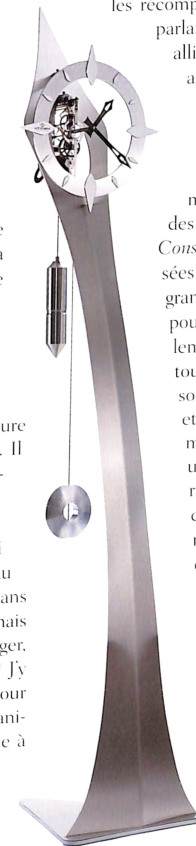
réunit ainsi toutes les fonctions liées au temps : elle le mesure par son mécanisme, elle s'y oppose par sa résistance et sa longévité, enfin elle en dit la vanité par sa forme (certains frontons figurent aussi une mise au tombeau, ce qui redouble encore la représentation). On a trouvé des horloges stellaires dans les tombes égyptiennes. Sur certaines pendules de cheminée ou horloges murales, on voit encore des scènes de christ au tombeau. Baudelaire, qui préfère regarder l'heure dans l'œil des chats, en a dit la dimension sinistre dans son poème « L'horloge », soulignant la violence du rappel implacable de la mort qui vient : « Trois mille six cents fois par heure, la Seconde/ Chuchote : Souviens-toi ! - Rapide, avec sa voix/ D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois/ Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde ! » La bouche du temps a pour dents des rouages qui déchirent, détruisent et dévorent. Chronos dévore tous ses enfants. Mais la vraie vie est ailleurs : en fuite, en voyage, en exil, dans la joie, dans tous ces transports où l'on n'emporte pas l'horloge avec soi.

LA JEUNE FILLE

Il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule manufacture de comtoises traditionnelles en Franche-Comté. Il s'agit de la *Manufacture Vuillemin*, à Châtilion-le-Duc, non loin de Besançon. Philippe Vuillemin, issu d'une famille horlogère, a racheté en 2010 les machines-outils de la *SERAMM* qui avait alors complètement arrêté sa production. Au lieu des mille mouvements par mois produits dans les années 1970, l'entreprise en fabrique désormais cinq cents par an. Elle en vend surtout à l'étranger, au Mexique notamment. Pourquoi le Mexique ? J'y vois un lien, peut-être fantaisiste, avec le goût pour les statuettes macabres, squelettes, *Catrina*, manifesté le jour des morts ; avec la dévotion ardue à la déesse Mictecacihuatl, la Dame de la Mort... Tout en continuant à faire des horloges traditionnelles en caisse, Vuillemin et son associé proposent aussi des versions modernes de la

comtoise, avec mécanisme apparent et couleurs vives. Dénudée, elle paraît plus contemporaine, mais encore plus inquiétante avec ses dents bien visibles qui grignotent le temps, et plus indécente aussi avec ses deux gros poids qui pendent. À Besançon même, un inventeur-créateur très spécial travaille aussi la comtoise. Philippe Lebru en propose des versions novatrices, tant sur le plan du mécanisme que sur celui des formes, ce qui lui permet d'être reconnu aussi bien par le concours Lépine que par

les récompenses du design international. En parlant avec lui, je m'aperçois que cet alliage est génial : plaçant le temps au cœur de la création, il conduit celle-ci dans des directions différentes, la mémoire et l'avenir, la technique et la forme, toutes étant toujours apparentes dans le même mouvement. Il donne à ses créations des noms de petites filles : *Hortence*, *Constance* ou de jeunes filles poussées trop vite, *La grande Lala*. Exit la grand-mère, bonjour la fille : le temps poursuit son œuvre, qui n'est pas seulement de mort. En français, presque tous les noms de la mesure du temps sont féminins, à l'exception du sablier et du cadran solaire, qui servent moins : une montre, une pendule, une horloge. Ce sont les pièces intérieures, assurant le fonctionnement de l'ensemble, qui ont des noms masculins (un pendule, un balancier, un mécanisme). Les femmes ont le temps en elles, celui du cycle, celui de la durée, celui de la génération. En donnant à l'horloge des formes moins rondes et plus gracieuses, le créateur contemporain cesse d'en faire un ventre. On passe à autre chose, dont



Ill. 8. Comtoise *Hortence* de Philippe Lebru. *Utinam* Besançon (Expôt 94, p. 109).

l'anachronisme constitue le point de fuite, autorise le jeu, l'humour, le bavardage, l'improductivité et le corps qui s'élançe.
Le temps est une très grande femme.

LA TEMPÉRANTE

Car la comtoise, aujourd'hui, est improductive. Relevant de l'artisanat, elle témoigne d'un rythme du temps oublié, du temps mécanique. Mais pas seulement. L'horlogerie est un domaine où tout va extrêmement lentement. Il paraît résister aux lois de l'économie libérale et aux rythmes mondialisés. Et puis, à l'heure de l'horloge atomique, que vaut un instrument qu'il faut remonter tout le temps, sinon de déstructurer le temps ? Notre lecture de l'heure, tributaire des outils numériques, est devenue à la fois exigeante et indifférente. Tout de suite la bonne heure, pas d'accident. Au contraire, la comtoise nous rappelle l'art des pauses et des dérèglements. On choisit de la remonter ou de l'arrêter, on a l'illusion de conserver une maîtrise de l'instrument, augmentée par le sentiment que le temps passe plus lentement dans le tic-tac de l'horloge qu'en défilant sur nos écrans. Cette mécanique de la lenteur rappelle que l'horloge fut longtemps un attribut de l'allégorie de la Tempérance : on la voit portée sur certains tombeaux sculptés, notamment sur celui du roi François II, par Michel Colombe, dans la cathédrale de Nantes. L'horloge y symbolisait la vie bien réglée du sage. Cette vertu, qui fait partie des quatre vertus cardinales (avec la Prudence, la Sagesse et la

Justice), on la trouve aussi figurée dans les tableaux du Titien. Définie comme modération ou contrôle volontaire de soi-même, la Tempérance est l'une des vertus de l'homme debout. De tous les portraits en pied de comtoises dessinés ici, celui où l'horloge symbolise cette tenue stable et maîtrisée du vivant est peut-être le plus déroutant car celle-ci n'y est plus l'image de quelque chose ou d'une idée, mais un miroir, un double. Vivre plus haut, vivre plus fort, se tenir droit. La dimension de la comtoise, toujours plus haute que le plus grand des

humains, touchant le sol et le plafond – les variations de sa stature dépendant de la hauteur des murs –, est juste un rappel de la Modestie à l'être raisonnable : quoique assurée, la position debout n'est pas une supériorité. Et dans ce double, dans le regard de la géante, il y a certes le corps debout, mais aussi le corps couché et tout ce qui fait qu'il est et qu'il a été, ventre, tête dans les nuages, berceau, cœur et tombeau.

LA CONTEUSE

Compte et conte, comtoise ! Sa popularité, je suppose, lui vient aussi de son nom qui enferme musicalement le compte (du temps) et le conte (de fées). La forme violon donnée à de nombreuses comtoises rassemble tous ces signes qui sont aussi ceux des rituels et de la fête. La grande horloge bat une mesure qui est aussi hors mesure parce

qu'elle est celle de la mémoire de toutes les vies qui ne sont plus, qui ont aimé, chanté, bu, mangé, raconté et souffert, en présence de cet objet-témoin. Dépêchons-nous de la regarder. Déjà, on compte le temps autrement. Bientôt, l'horloge ne sera même plus un souvenir d'enfance.

N'aura-t-elle donc plus rien à nous dire ? Restera le conte, qui fait vivre les êtres et les choses que l'on sait perdus. Elle ne sera plus ventre, ni tombeau, ni totem, mais elle dansera avec les ogres, les chaperons rouges, les mères-grand et les loups.



Ill. 9 Horloge violonée. Collection musée du Temps (CAT. 34, p. 83).

Ill. 10 et 11. Grand-mère et jeune fille : comtoise du Jura, collection musée du Temps (CAT. 33, p. 82), et comtoise Pop Up, de Philippe Lebru, Utinam Besançon (Expôt 96, p. 109).

